

1

Anna

Il est seize heures, le ciel est d'un bleu sans tâche. Pas le moindre nuage, au dessus de Montpellier. Il faut dire que le vent du Nord qui souffle depuis le matin, a fait le grand ménage, poussant cumulus, stratus et autres cumulo-nimbus, vers Gibraltar, via la Méditerranée. Engoncé dans sa vieille veste en cuir râpé, José Lopez, attend le bus de la ligne 15, qui va le conduire directement de l'avenue de Lodève, où il demeure, à l'avenue de la Vannière, où est implanté le magnifique stade Yves Du Manoir. Dans une heure le Montpellier-Rugby-Club, accueillera Biarritz, dans son arène flambant neuve. Pour rien au monde, José Lopez, n'aurait loupé le coup d'envoi de ce match entre Basques et Héraultais. José Lopez, la cinquantaine, est Major de Gendarmerie à la Section de Recherches, (S.R.), Montpelliéraine. Pour les "*pékings*"¹, une Section de

1. Un pékin est un civil en argot militaire.

recherches, n'est que l'un des nombreux services qui composent la Gendarmerie Départementale. Pour les plus éclairés, il s'agit d'une unité chargée des affaires criminelles les plus graves et les plus délicates. Son rayon d'action, correspond à une région administrative. Cinq départements pour le Languedoc-Roussillon, ce qui est énorme. Le Major Lopez, sert à la S.R. de Montpellier, depuis une dizaine d'années. Plus de cent kilos de bonne viande, répartis sur un mètre quatre vingt cinq, un nez à la Belmondo et des oreilles transformées en choux-fleurs, José Lopez, est du genre que l'on respecte d'emblée, rien qu'en l'apercevant. La chevelure est encore épaisse bien que grisonnante, "un poivre et sel où le sel l'emporte largement sur le poivre", se plaît-il à dire en rigolant. La coupe n'est pas vraiment règlementaire. Un petit peu trop longue, au goût des patrons de la grande maison « gendarmique ». D'ailleurs, quelques années auparavant, avec humour, un colonel, que Lopez, aimait bien, disait de lui : "Celui-là, il a la même coupe de cheveux en sortant de chez le coiffeur, que moi, lorsque j'y entre...". Finalement, les chefs se montraient plutôt tolérants avec l'ancien rugbyman. Pourquoi perdre du temps avec des histoires de look, qui n'ont vraiment pas beaucoup d'importance. Les militaires des S.R., ne sont pas

chargés de faire les “*pots de fleurs*”² sur le perron de l’Elysée, leur job est de résoudre des énigmes criminelles, alors la longueur des cheveux... José Lopez, c’est le Gendarme, avec un grand « G ». De loin, le meilleur de son unité, et même au delà. Après trente ans de boutique, le métier de “*flic*”, au sens large du terme, n’a guère de secret pour ce fils d’immigrés espagnols dont les parents étaient arrivés en France lors de l’exode des républicains. Sa vocation de Gendarme, n’a pas pour fondement, comme beaucoup d’autres, l’ordre, la discipline ou l’autorité. Chez José Lopez, c’est la soif de justice qui l’a conduit tout naturellement dans les rangs des *pan-dores*. “José”, disent certains, “il commence à être un peu démodé”. En fait, c’est un pourfendeur du crime, un défenseur de la veuve et de l’orphelin, bref, l’un des derniers romantiques, un Zorro des temps modernes. Quand l’ancien pilier de rugby est sur une affaire, ses collègues n’hésitent pas à déclarer, bien entendu en faisant attention que l’intéressé n’entende pas, “le Lopez, il lâchera jamais, il est pire qu’un Pitbull”. La ténacité, encore l’une des qualités qui font de lui, un enquêteur exceptionnel. Dans sa famille, tous étaient, ou sont maçons. Son père, mort à quarante cinq ans, s’est littéralement

2. Surnom donné aux gardes républicains par les autres gendarmes.

tué à la tâche. Ses oncles et même ses cousins, qui ont pourtant le même âge que lui, et qui auraient pu prétendre à un métier moins pénible et mieux payé, passent leur vie sur les chantiers, par tous les temps. Gagner le double que tous ses parents, qu'il aime et qu'il respecte, et en plus sans s'abîmer les mains, José Lopez, enfant, n'aurait pas osé en rêver. Il y est pourtant parvenu, et voue depuis longtemps une reconnaissance sans borne à son pays d'adoption. A ses débuts dans la Gendarmerie, l'un de ses chefs, n'hésitait pas à déclarer en s'adressant aux autres militaires, aux éternels contestataires, ou bien à ceux dont les idées flirtaient d'un peu trop près avec l'extrême droite, "Lopez, messieurs, il est plus français que nous tous réunis". Un bel hommage, pour un homme, qui avait côtoyé la délinquance au quotidien, tout au long d'une adolescence assez difficile, passée dans un quartier très populaire de Carcassonne, le quartier du Viguiier. Partit du bas de l'échelle, Lopez, avait franchi tous les échelons à la force des poignets. Une belle revanche pour le petit "espingouin", comme il était surnommé enfant. Plusieurs années passées dans des brigades surchargées de travail de la banlieue de Rouen, où il s'était taillé une sacrée réputation, lui avaient permis ensuite de prétendre à un retour bien mérité dans le Sud de la France. José attend donc son bus, en pensant à sa journée de la veille, une longue journée passée à

mettre en état la procédure relative à une sordide affaire de meurtre. Tout en marchant, il songe qu'en définitive, Irène, n'avait pas eu tout à fait tort, lorsqu'elle avait décidé de prendre un peu de recul, et de quitter le domicile conjugal. Même ses jours de repos, José Lopez, ne pouvait s'empêcher de penser au boulot. La mise en état d'une procédure, un travail fastidieux, qui consiste à rassembler, puis à vérifier, les dizaines de procès-verbaux qui ont été établis au cours de plusieurs mois d'enquête, des auditions de témoins et de suspects, des perquisitions, des saisies, des retranscriptions d'écoutes téléphoniques, une véritable montagne de paperasse. Comme souvent, José, pense ironiquement que les procès-verbaux portent bien mal leur nom, puisqu'il s'agit obligatoirement, c'est la loi, de pièces écrites, signées et contresignées, rien de verbal dans tout cela. Après, il ne lui restera plus, qu'à rédiger, par écrit, le fameux procès-verbal de synthèse, destiné à expliquer aux magistrats, très simplement mais sans rien oublier, le pourquoi du comment de l'affaire. Qui a fait quoi ? Pourquoi ? Et surtout, qu'est-ce qui prouve que c'est bien lui (ou elle) qui l'a fait. Une belle affaire pense le Major Lopez, pas évidente du tout au départ. En quelques phrases concises, il expliquera donc dans sa synthèse, comment, un *gadjo*³, amoureux d'une fille

3. Un individu « non gitan », en langage manouche.

appartenant à une famille de gens du voyage de Lézignan dans l'Aude, a assassiné à coups de couteau un jeune homme de dix sept ans, qui n'était autre que "le promis" de la gitane. L'enquête fût longue et difficile, car l'auteur, ce qui est somme toute bien normal, avait tout fait pour égarer les enquêteurs en tentant de faire endosser le crime aux membres de la communauté du camp. Ce qui était moins normal, c'est que de leur côté, les gens du voyage, y compris ceux de la famille de la victime, n'avaient rien fait pour aider les enquêteurs.

Fataliste, Lopez, avait déclaré à ses hommes, "que voulez-vous, ce n'est pas vraiment dans leur nature d'aider les *flics*". Etre arrivé au terme de cette affaire, avoir confondu le véritable meurtrier et l'avoir déféré devant la justice, avait été un travail titanesque. Discrètement, un soir, José, s'était rendu au camp de Lézignan, où l'attendait le père du jeune manouche assassiné. Autour d'une table, devant un magnifique feu, non loin de la caravane "deux essieux", avec toute la famille, il avait partagé le repas, dont le mets principal était composé de plusieurs hérissons préparés sous la cendre. Un véritable régal. Lopez, fine bouche, avait apprécié, tout comme il avait apprécié, le petit discours de bienvenue de son hôte, "Lopez, tu es le premier *flic* que j'invite à ma table, et tu seras certainement le dernier. Je te serai éternellement reconnaissant d'avoir

attrapé *l'enculé de gadjo* qui a tué mon garçon. Un seul regret, tu aurais dû me le laisser. Désormais, là où stationnera ma caravane, tu seras chez toi, nous autres les gitans avons de la mémoire”. Le Major, était perdu dans ses pensées, son esprit vagabondant du feu de camp où cuisaient les hérissons, jusqu’au stade Du Manoir, où le match de “Top 14” devait se dérouler, quand la sonnerie de son téléphone portable le fit sursauter. “Lopez, c’est le Colonel, je sais bien que vous êtes de repos, mais j’ai besoin de vous. Mireille est malade et nous avons une drôle de merde sur les bras”. “Héraultais et Basques, en découdront sans moi”, se dit Lopez, qui s’entend répondre machinalement, “j’arrive mon colonel”.

Il ne lui faut pas bien longtemps pour rejoindre son patron, l’arrêt-bus, est situé juste en face de la caserne, avenue de Lodève, où est installée la S.R., et où les gendarmes disposent de logements de fonction. Moins de cinq minutes après le coup de fil, il frappe à la porte de son chef. Le colonel, Louis Vidal, commande la section de recherches de Montpellier. Pour tous c’est “mon colonel”, mais dès qu’il a le dos tourné, c’est “*Chéri Bibi*”. Il faut dire, que sans le vouloir, il cultive la ressemblance. Aussi haut que large, le crâne entièrement rasé, c’est un officier de la vieille école. Un de ceux “issus du rang”. Avec lui, les rapports disciplinaires expédiés à la hiérarchie sont rares. Avec Vidal, tout se passe

“entre quatre yeux”, dans son bureau. Ceux qui ont eu l’occasion de tester ces entretiens particuliers, vous diront qu’ils n’ont rien d’agréable. Neuf fois sur dix néanmoins, une fois l’abcès crevé, l’affaire se termine devant un *apéro*, offert par le boss. Les engueulades légendaires du Colonel Vidal, ne sont jamais gratuites, ses colères sont impressionnantes, mais l’homme est juste. De sa voix de stentor, Vidal, prononce un “entrez”, qui a vraisemblablement été entendu dans les bâtiments de l’autre côté de la cour. Il en faut plus pour perturber Lopez. Ses visites chez Chéri Bibi ne constituent jamais une corvée pour lui. Les deux hommes s’apprécient et ont sensiblement la même conception de leur difficile métier. Une fois dans le bureau du patron, bien qu’étant habillé en civil et plutôt de manière décontractée, le Major, rectifie la position et adresse un “mes respects mon colonel”, à son chef.

Tout en grim pant les escaliers, José s’était dit que si Mireille Marchand, adjudante chef, commandant, comme lui, un groupe à la S.R., ne pouvait pas assurer son astreinte *O.P.J.* (Officier de Police Judiciaire), c’est qu’elle devait être sur le flanc. Elle n’était pas, comme certains, du genre “*tire au cul*”. Il redoutait ce que le colonel Vidal, avait appelé au téléphone “*une drôle de merde*”. Quand Chéri Bibi, employait ces termes, c’est qu’une sale affaire se présentait. Le bureau du patron de la Section

de Recherches était exigü, comme toutes les pièces affectées à son unité. Meubles modernes et vieux meubles mélangés, éclairage aux néons de qualité médiocre, qui garantissaient des problèmes de vue dès la quarantaine, les horribles classeurs verticaux en fer, dont certains étaient encore de couleur vert armée comme à l'époque où la même peinture servait aussi bien pour les Jeep que pour le mobilier, et enfin quelques ordinateurs "première génération", déjà largement dépassés. Un décor, que José, ne distinguait même plus, tant il y était habitué. Et puis, enquêteur dans une S.R., c'était l'assurance de ne rester qu'un minimum d'heures dans les locaux de la caserne. Comme tous les autres, Lopez, passait le plus clair de son temps de travail, en déplacement. S'occuper des affaires criminelles de cinq départements, n'était pas une sinécure. C'est en grande partie ce qui avait motivé Irène, le soir où elle avait annoncé à José, qu'elle partait. "Prendre du recul", avait-elle dit, la phrase "passe partout", bien pratique, lorsque dans un couple, l'un des deux, a décidé de mettre un terme à la vie commune. Comme beaucoup de gendarmes de son groupe, Lopez, vivait donc tout seul, ce qui n'était pas pour déplaire à Vidal, qui pouvait de cette manière user et abuser de leur disponibilité. Le colonel Vidal, justement, n'y alla pas par quatre chemins : « Lopez, vous partez immédiatement pour Castel-

naudary. Le cadavre d'une "*tapineuse*" a été découvert sur un chantier, dans un petit village. La B.T. (Brigade Territoriale), locale est sur place. Rien n'a été déplacé, avant l'arrivée des techniciens en identification criminelle de Carcassonne. En vous pressant un peu, vous ne raterez même pas le début du film ». Chéri Bibi, n'était pas homme de grands discours, et déclarait à qui voulait l'entendre, qu'il était trop occupé pour perdre son temps en parlote. Pour bien signifier à son interlocuteur que l'entretien était terminé, il se mît à composer un numéro sur les touches de son téléphone, sans plus se préoccuper de son visiteur. Au bout de quelques secondes, levant son regard vers Lopez, il lui déclara : "Vous êtes encore là ?". Lopez, savait que sa valise, toujours prête à l'avance, l'attendait, et qu'il n'avait qu'à passer la récupérer. Le trajet Montpellier – Castelnaudary, par l'autoroute, lorsque l'on n'est pas tenu de respecter les limitations de vitesse, s'effectue en une petite heure et demie. Bien que "fatiguée", la Renault Clio banalisée, avalait les kilomètres assez facilement. Lopez, au volant avait calé la voiture sur la file de gauche, et roulait pied au plancher tout en dépassant de nombreux véhicules, donc beaucoup de poids-lourds. José, se disait qu'une fois sur place, en plus de la B.R. (Brigade de Recherches) de Carcassonne, il pourrait compter sur son ami Clément Pastouret, qui

commandait la brigade locale, un enquêteur dont la compétence n'était plus à démontrer. Perdu dans ses pensées, il s'interrogeait : "Pourquoi le fait de remplacer Mireille au pied levé, alors que cela lui gâchait son week-end, n'avait pas déclenché de colère chez lui ?". Son indulgence, bien involontaire, vis à vis de l'adjudante chef l'ennuyait fortement. Il chassa vite ce genre de pensée en se disant, "*pauvre con, elle a vingt piges de moins que toi...*". C'est la radio de bord qui le sortit de sa rêverie. Il réalisa alors que la tête ailleurs, il ne s'était même pas rendu compte du trajet effectué. "On cherche bien souvent midi à quatorze heures pour trouver les causes des accidents, j'en connais au moins une à laquelle on ne pense jamais", se dit Lopez, "le manque de concentration". Le radioguidage, des gendarmes locaux, à partir de la sortie d'autoroute de Castelnaudary, était inutile. Le major Montpelliérain, connaissait bien la route. Il parvint rapidement sur les lieux, situés à dix kilomètres à peine de la Capitale du Cassoulet. Immédiatement, Lopez, enregistra l'effervescence habituelle qui régnait sur le secteur, celle des grosses affaires. Comme toujours, il sentit son estomac se nouer. La petite boule qui était toujours présente dans ses tripes, juste avant les grands matchs, jusqu'au moment où l'arbitre sifflait enfin le coup d'envoi libérateur. Lopez, était tout le contraire d'un peureux, mais il avait hor-

reur de perdre. En sport, comme dans la chasse aux assassins, il allait tout donner pour l'emporter.

La victime avait été découverte sur le territoire de la commune de La Pomarède, dans une ferme située en bordure de la route qui reliait Castelnaudary à Revel. L'endroit n'était pas habité. Les nouveaux propriétaires, qui vivaient à Paris, avaient entrepris d'importants travaux. L'ensemble n'en était qu'au gros œuvre, et le chantier était ouvert aux quatre vents, métaphore bien appropriée dans ce coin du Lauragais, où le vent d'Autan, le Marin et le Cers, s'en donnent à cœur joie. Bien que de nombreux militaires de la gendarmerie soient sur place, la scène de crime avait été parfaitement préservée. Un ruban rouge et blanc, délimitait une vaste zone autour du corps et les hommes du *P.S.I.G.*, (Peloton de Surveillance et d'Intervention), les "*Ninjas*" comme les surnommaient les jeunes des cités sensibles, tenaient badauds et journalistes à bonne distance. D'entrée, Lopez, apprécia le professionnalisme dont avaient fait preuve ses collègues audois. Il fût accueilli par le capitaine commandant la compagnie de Carcassonne, dont dépendait Castelnaudary. Avec lui, se trouvait son ami, le major Clément Pastouret, patron de la brigade qui avait en charge la commune de La Pomarède. Devant les yeux ébahis du capitaine, Lopez et Pastouret, se "firent la bise", une habitude plutôt courante dans le petit monde

des rugbymen, mais qui l'était un peu moins, voire même inexistante, dans la Gendarmerie. José Lopez, ne put s'empêcher de penser, qu'à moins d'un kilomètre de là, dans le centre du village, se trouvait l'hostellerie du Château, l'une des meilleures tables de la région. C'est là, qu'avec Irène, ils fêtaient chaque année leur anniversaire de mariage. Pastouret, pilota Lopez, vers le cadavre. "C'est dans le bâtiment du fond", indiqua-t-il en désignant le "chemin" prévu et balisé, choisi pour se rendre du bord de la route jusqu'à l'emplacement du corps. Tous les intervenants étaient impérativement tenus de l'emprunter, évitant ainsi que tout le reste du terrain ne soit pollué. D'ailleurs, des techniciens, masqués, gantés, les chaussures protégées par des chaussons, et revêtus de combinaisons intégrales blanches, étaient déjà à pied d'œuvre, à la recherche de la moindre trace, du moindre indice, qui pourrait aider les enquêteurs. José, pensa à la série télévisée "Les Experts". Lui, l'ancien, qui avait longtemps travaillé avec des méthodes plus traditionnelles, comme le fameux "pifomètre" des vieux flics, le savait bien. Beaucoup d'affaires, désormais, étaient résolues grâce aux prélèvements et aux analyses. Il était le premier à rabâcher à ses collaborateurs l'importance des constatations en matière criminelle. Les exemples d'affaires loupées, à cause de constatations mal effectuées dès le départ, ne manquaient pas. De

l'affaire "Grégory" (*meurtre d'un enfant de quatre ans à Docelles, dans les Vosges, en 1984, non résolu à ce jour*), à celle du "tueur à la feuille de boucher", (*Dany Leprince condamné pour avoir assassiné son frère, sa belle sœur et leurs deux enfants en 1994, procès qui sera révisé*), en passant par les deux enfants assassinés, en 1987 à Montigny-les-Metz, crime pour lequel Patrick Dils, avait été condamné puis innocenté et libéré après quinze années de prison, la liste des "ratés" était vraiment trop longue. C'était dans une pièce dont les rénovations étaient bien avancées, que se trouvait la victime. C'était une femme jeune. Trente ans maximum, qui avait été certainement très belle. Elle était de grande taille, et ses cheveux étaient blonds, presque blancs. Elle reposait sur le ventre, sa jupe était remontée sur ses reins et son slip avait été arraché. Sa tenue vestimentaire ne laissait aucun doute sur ses activités professionnelles. Les cuissardes et la mini-jupe en cuir, n'étaient pas de mise dans un coin de campagne aussi perdu. Il s'agissait bien d'une péripatéticienne. Pour compléter ce tableau sordide, quelques préservatifs usagés et de nombreuses lingettes entassés dans un coin de la pièce, confortaient cette hypothèse. Ce qui sauta immédiatement aux yeux des enquêteurs, c'était *l'inscription*. Tracé avec ce qui semblait être de la teinture de henné, sur le bas de son dos dénudé, juste au dessus des fesses, le mot "PUTE" avait été

écrit. Le médecin légiste arriva à son tour. Pendant que le praticien s'activait, le Procureur, également présent, indiqua au capitaine, que la gendarmerie était saisie pendant le *temps de flagrance*, "quarante huit heures au maximum, après ce délai, il appartiendra au Juge d'instruction de décider"⁴, précisa-t-il. "Mettez-vous au boulot", ordonna le capitaine, puis s'adressant directement à Lopez, "Major, pour l'instant vous êtes le "D.E." (Directeur d'Enquête), il y a largement de quoi occuper tout le monde, alors, que je n'entende pas parler de "guéguerre" entre les services". Pour José Lopez, tout recommençait. Qu'ils étaient loin désormais les rugbymen Basques et Héraultais, qu'il était loin également le fabuleux sandwich au lard grillé et à l'aïoli de la mi-temps. Comme à son habitude, Lopez venait de plonger la tête la première et sans hésiter, dans l'affaire que les journaux n'allaient pas tarder à appeler "*le crime de La Pomarède*". Le docteur Barrier, médecin légiste à Carcassonne, "mitraillé" par l'appareil photographique d'un gendarme, qui "fixait sur pellicule" la scène de crime, venait juste de retourner le corps. Un couteau de cuisine, de grande dimension, était enfoncé jusqu'à la garde à hauteur du cœur. "Au

4. Le code de procédure pénale ne fixe aucun délai délimitant le temps de flagrance. Il est le plus souvent fixé arbitrairement par le Parquet local.

moins nous ne chercherons pas longtemps les causes du décès, ni l'arme du crime", constata avec un air faussement désabusé, Lopez. "Tu as vu sa main ?" , lui indiqua Barrier. Lopez, constata alors que l'index droit de la victime avait été sectionné. "Amputation très nette au niveau de l'articulation métacarpo-phalangienne", précisa le légiste. "Autrement dit ?" demanda l'enquêteur, "l'index coupé à raz entre la première phalange et le métacarpe", rectifia Barrier, "le doigt entier a été prélevé". Concernant d'éventuels sévices sexuels, comme ils disent dans les "*polar*", je t'en dirai plus après l'autopsie". Pas de sac à main, aucune pièce d'identité, le premier travail pour José Lopez, serait de mettre un nom sur ce cadavre.

Très fréquentée, la route Castelnaudary – Revel, le chemin départemental 624, était le théâtre d'un commerce un peu particulier. Quelques "*gagneuses*", y exerçaient le plus vieux métier du monde, malgré les contestations et les pétitions des riverains. "Sur-tout des riveraines", aimait à plaisanter Pastouret, le "CB" (commandant de brigade) local. La proximité d'une importante caserne de la Légion Etrangère à Castelnaudary, celle à faible distance des parachutistes de Castres, et les nombreux routiers qui empruntaient cette voie, en faisaient un endroit très prisé pour le commerce de l'amour. Beaucoup de filles "*importées*" des pays de l'Est, y étaient souvent contrôlées, et encore plus souvent interpellées,

avant d'être renvoyées dans leur pays d'origine. "Malheureusement, c'est comme le chant des partisans", ironisait Clément Pastouret, en s'adressant à Lopez, "ami si tu tombes, un ami aussitôt prend ta place. Pour ces filles, c'est pareil. Une de réexpédiée chez elle, et aussitôt deux nouvelles qui prennent sa place. Les gens des *Balkans* ont inventé le mouvement perpétuel". José se dit que son copain avait des comparaisons assez "limites", et qui pourraient en choquer plus d'un. Pourtant, c'était sa manière à lui de surligner ce qui en fait le gênait. Le langage très imagé de Pastouret, était rempli de coups de "*stabilo boss*" fluorescent. De cette manière, il se faisait comprendre très clairement. Pendant qu'une partie des enquêteurs s'afférait sur les lieux, qu'une autre avait entrepris les investigations, dites "de voisinage", Lopez et Pastouret, cherchaient à identifier le cadavre de La Pomarède. C'est une relation de Clément Pastouret, qui apporta la solution. Une femme, qui se livrait occasionnellement au commerce de son corps, inquiète de la disparition d'une "*copine*" de trottoir, téléphona à son "*vieil ami poulet*". "Dis-moi Clément, la femme qui a été trouvée au bord de la route, comment est-elle physiquement ? Est-ce une grande blonde ?". En moins d'une heure, le major local, venait d'identifier, la pauvre malheureuse, poignardée, et sûrement pire, dans ce chantier de La Pomarède. Devant l'air étonné de Lopez et des

autres, Pastouret, en rigolant, déclara tout de go : “A quoi me servirait de fréquenter le curé du village dans ce genre d’affaire ?”. Il était vrai que certaines de ses relations déplaisaient à la hiérarchie, mais celle-ci était obligée d’admettre que les résultats étaient presque toujours au rendez-vous, grâce en partie, à ses fréquentations parfois atypiques. Anna Amétovic, trente et un ans, était effectivement “fichée”, depuis près de cinq ans, puisqu’elle avait été à deux reprises condamnée pour racolage actif sur la voie publique. Elle vivait avec son “protecteur”, dans le centre de Castelnaudary. “En fait de « mac », rectifia Pastouret, « plutôt un petit *julot casse-croûte*⁵ ». Trop paresseux pour rester plus d’un mois dans un emploi, il se contentait du salaire gagné au bord des routes par sa femme, d’autant plus qu’Anna, “la grande”, comme l’avaient surnommée les autres filles, rapportait bien plus que le total des deux « Smic », qu’ils encaisseraient si elle et lui travaillaient normalement.